



## Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle

6 | 2009

Le conte, les savoirs

---

Antoine Hamilton, Jean-Jacques Rousseau, Henri Pajon, Jacques Cazotte, Carl Gustav Tessin, Charles Duclos, Denis Diderot, *Contes*, éd. critique de Anne Defrance et Jean-François Perrin, « Bibliothèque des Génies et des Fées, IV, Contes parodiques et licencieux (1730-1754), vol. 16 », Paris, Champion, 2008, 1590 p.

Aurélia Gaillard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/720>

ISSN : 1957-7753

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 249-252

ISBN : 978-2-84310-140-3

ISSN : 1766-2842

### Référence électronique

Aurélia Gaillard, « Antoine Hamilton, Jean-Jacques Rousseau, Henri Pajon, Jacques Cazotte, Carl Gustav Tessin, Charles Duclos, Denis Diderot, *Contes*, éd. critique de Anne Defrance et Jean-François Perrin, « Bibliothèque des Génies et des Fées, IV, Contes parodiques et licencieux (1730-1754), vol. 16 », Paris, Champion, 2008, 1590 p. », *Féeries* [En ligne], 6 | 2009, mis en ligne le 15 septembre 2010, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/720>

---

## COMPTE RENDU CRITIQUE

Antoine Hamilton, Jean-Jacques Rousseau, Henri Pajon, Jacques Cazotte, Carl Gustav Tessin, Charles Duclos, Denis Diderot, *Contes*, éd. critique de Anne Defrance et Jean-François Perrin, « Bibliothèque des Génies et des Fées, IV, Contes parodiques et licencieux (1730-1754), vol. 16 », Paris, Champion, 2008, 1590 p.

Ce très impressionnant volume de 1590 pages, ouvre, dans la collection « Bibliothèque des Génies et des Fées », chez Champion, la série consacrée aux « Contes parodiques et licencieux (1730-1754) » (volumes 16 à 18) : une préface de Jean-François Perrin, qui sert d'introduction aux trois volumes, fait le point sur cette étiquette de « parodique » appliquée à ce qui serait une troisième vague de contes, « mode dans la mode », après celles des deux générations, des années 1690 et du conte oriental. L'étiquette, on le sait, date des premiers essais de classification, et depuis Jacques Barchilon, la littérature critique de ces dernières années, et notamment Jean-Paul Sermain, n'a cessé de montrer les difficultés posées par une telle conception : que peut signifier, en effet, une manière parodique lorsqu'on s'attache à un corpus (le conte de fées littéraire) conçu dès l'origine comme autoparodique ? Le mérite de la préface est alors double : d'une part elle éclaire les termes du débat et permet de mettre à distance les cadres même, forcément réducteurs, de la collection chez Champion, et en même temps, elle propose une nouvelle définition du concept de « parodique » et des lignes de force permettant de rendre compte de façon souple de la spécificité éventuelle d'un corpus de la maturité du genre à partir des années 1730. La manière (et l'auteur évite en toute conscience et avec une grande justesse le terme souvent employé de « veine » ou de « courant ») parodique serait alors celle de la réinvention du genre, par Hamilton et Crébillon, et d'un nouveau régime de la mode du conte merveilleux dont les caractéristiques seraient celles du dérèglement de l'éco-

nomie narrative, du surinvestissement de l'invention, notamment dans les marges, du persiflage et par là du libertinage conçu comme règne de la double entente et crise de la langue classique, bref, à la fois de la virtuosité et du brouillage des signes. La présentation, très éclairante, du cadre théorique des trois volumes, soulève néanmoins quelques réticences quant à son adéquation à une chronologie et à un corpus précis : les volumes 17 et 18 sont consacrés à Crébillon et aux conteurs licencieux, le volume 16 qui nous intéresse ici présente, quant à lui, une série de contes plus hétérogènes, allant d'Hamilton à Cazotte. Certes, les contes d'Hamilton sont publiés à partir de 1730 mais leur composition, pour partie, remonte au tout début de la première mode des contes (les années 1690), quant à Cazotte, deux des contes présentés par Anne Defrance (*La Belle par accident* et *L'Honneur perdu...*) datent de 1788. Les analyses de Jean-François Perrin dans l'introduction consacrée à Hamilton montrent par ailleurs de façon très convaincante l'attachement d'Hamilton au contexte littéraire et historique des années 1670-1700, à Bouhours, Montfaucon de Villars, au La Fontaine des *Amours de Psyché*, aux conteurs et conteuses des années 1695-1698 (p. 63-67), et aussi à sa propre histoire qui croise la Grande Histoire, en tant qu'exilé qui sert un roi sans avenir (Jacques II), dans le cadre de la Cour des Stuarts à Saint-Germain-en-Laye sous Louis XIV. On ressent dès lors à la lecture suivie des deux « introductions », la générale et celle consacrée à Hamilton, qui la suit, une légère incohérence qu'il aurait été souhaitable d'éclairer, même s'il s'agit sans nul doute d'un défaut déjà souligné de cohérence d'ensemble de la collection : on peut de la même façon se demander à quel choix éditorial scientifique correspond l'exclusion dans ce volume du conte de Pajon *l'Histoire du Roi Splendide* (1747) dont Anne Defrance souligne qu'il est « un second roman, dans une veine merveilleuse et parodique identique » à celle de *l'Histoire du Prince Soly* (1740), édité dans ce volume (p. 778).

L'enjeu du volume est donc ailleurs : dans l'édition critique elle-même et la rareté de nombre des contes présentés ici pour la première fois depuis de longues années (ainsi de *Zeneyde* d'Hamilton, publié une seule fois depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, en 1954 dans une édition rare ou *La Patte du chat* de Cazotte, introuvable depuis les années 1960, *La Belle par accident*, du même auteur, non publié depuis 1880).

Concernant l'édition critique, donc : il existe, on le sait, plusieurs conceptions, minimaliste ou maximaliste de l'édition critique : nul doute que celle-ci appartienne à cette dernière conception avec ses défauts inévitables, écrasement du texte sous une lecture touffue (c'est surtout le cas pour l'édition d'Hamilton), quelques notes qui versent dans le commentaire

au lieu d'être des guides (« hypothèse interprétative interne », note 260, p. 368, « Hamilton souligne un cliché romanesque et pictural », note 175, p. 336, « nouvel écart stylistique burlesque », note 71, p. 184) ou des éclaircissements lexicaux pour des mots qu'on trouve, dans le même sens, dans un petit Robert (« Tarabuster : malmener », p. 588, note suivie, même page, d'une autre qui souligne son incongruité et du même coup celle de la précédente, il s'agit d'un éclaircissement portant sur « un vilebrequin », dont la note indique « même sens qu'aujourd'hui »). Mais le sarcasme est aisé et les qualités scientifiques de l'édition critique ou plutôt des éditions critiques, puisqu'elles sont faites par deux auteurs, Jean-François Perrin, pour Hamilton et *La Reine fantasque* de Rousseau, et Anne Defrance, pour le reste, Pajon, Cazotte, Tessin, Duclos et *l'Oiseau blanc* de Diderot, sont indéniables et l'emportent haut la main sur les inévitables envers de la recherche rigoureuse et quasi exhaustive.

Parmi ces qualités évidentes, il faut déjà mentionner tout ce qui fait de l'ouvrage un instrument de recherche désormais incontournable et très précieux : outre des présentations générales sur chaque auteur (qui sont même souvent des articles à part entière sur *l'Oiseau blanc*, par exemple avec un très stimulant développement sur la métamorphose en oiseau, p. 1430-1434, ou *La Reine fantasque*, voire un petit ouvrage pour les presque cent pages que Jean-François Perrin consacre à la présentation d'Hamilton) et des notices sur chaque ouvrage, on trouve aussi des cahiers iconographiques, des bibliographies matérielles répertoriant toutes les éditions de l'ouvrage de l'original à cette édition, y compris certaines éditions étrangères, des notices d'établissement des textes avec des exemples (dans le cas du *Bélier* d'Hamilton notamment) de comparaisons entre le manuscrit et l'édition originale et une argumentation explicitant les choix d'éditions, des bibliographies critiques, enfin, au terme du volume, le résumé des contes, avec la distinction entre cadre énonciatif et récit inséré, et un index des personnages.

Considérons maintenant ce qui fait, outre le travail très savant (notamment sur Hamilton et particulièrement pour *Zeneyde*, roman bigarré « historique », pour lequel l'auteur s'est adjoint la collaboration d'une historienne, Marie-Claude Huc), l'intérêt du volume pour le chercheur et l'amateur de contes.

D'abord, de toute évidence, la découverte ou redécouverte, le renouvellement de l'approche critique, d'Hamilton : la passion du critique pour cet auteur s'exprime à chaque page et donne jour à quelques belles formules, Hamilton ou un « art de penser par gros temps » (p. 55), « lire un de ces contes, c'est entrer en dialogue avec une voix qui s'adresse à vous » (p. 49) ;

et à quelques comparaisons éclairantes, celle, reprise à La Harpe, d'un Hamilton qui « fait avec le conte merveilleux ce qu'avait fait Cervantès avec le roman de chevalerie » (p. 52). Hamilton pratique le mélange des genres et l'hybridation des matières, épopée, histoire, merveilleux celtique, mythologie gréco-latine, etc. Il est aussi le virtuose de la déconstruction narrative allant jusqu'à suggérer, pour le *Bélier*, que l'auteur préfère appeler de son titre premier et plus éloquent, *Les Enchantements de Pontalie*, de terminer par le commencement, « selon une technique d'emboîtements rétrocessifs » (p. 50). Mais outre cette virtuosité formelle, Hamilton est également une conscience critique, une manière d'appréhender un monde en cours de désenchantement (« conter des enchantements en vrai désenchanté », p. 52) qui fait sens pour le tournant 1700 et permet de mieux comprendre la reconfiguration de la fiction merveilleuse au moment où l'histoire et la langue pour la dire se brouillent. Enfin, en termes d'édition, et peut-être est-ce là ce qui est le plus décisif, Jean-François Perrin propose l'établissement d'une nouvelle chronologie des textes d'Hamilton qui vise à restaurer un ordre plus vraisemblable de composition : les années 1695-1697 seraient celles de la rédaction de *l'Enchanteur Faustus* et de *Zeneyde*, les années 1700-1705, celles du *Bélier*, enfin les années 1710-1715, celles de *La Pyramide*, *Fleur d'Épine* et *Les Quatre Facardins*.

Pour terminer, dans l'autre corpus, celui édité par Anne Defrance, deux vraies nouveautés : la mise en évidence de la circulation (rendue très claire par l'adjonction des illustrations dans le texte même de Duclos) et des jeux de réécritures entre les contes de Tessin, *Faunillane* et *d'Acajou et Zirphile* de Duclos ; et l'approfondissement de notre connaissance de Cazotte, auteur souvent perçu comme celui d'un seul livre, *Le Diable amoureux*, et qui se révèle, grâce à la présentation et l'édition ici de six autres textes (*La Patte du chat*, *Les Mille et Une Fadaïses*, *La Belle par accident*, *Le Plaisir*, *Aventure du Pèlerin*, *l'Honneur perdu...*), polymorphe, divers, éminemment complexe. Or, mieux connaître Cazotte, c'est sans nul doute, avancer dans la connaissance très essentielle de l'articulation délicate entre merveilleux et inquiétude au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le volume 16 de la « Bibliothèque des Génies et des Fées » chez Champion, à défaut de présenter un corpus parfaitement cohérent, a en tout cas le mérite bien supérieur – car après, tout, la collection est surtout une anthologie – d'être un instrument de recherche incomparable : dans les deux sens d'un ouvrage où l'on va fouiner et d'un outil pour penser.

Aurélia Gaillard